

même notre nom en « ronde ». Ainsi endimanché, il avait vraiment grande allure notre « cahier de devoirs mensuels » ! Cela ne nous empêchait pas de l'appeler, entre nous, en un raccourci audacieux, « cahier mensuel »...

Entre deux compositions, les « cahiers mensuels » étaient rangés, comme des objets précieux, dans l'armoire-bibliothèque dont le maître fermait la porte à clé. Ce geste rituel me rappelait celui du prêtre fermant la porte du tabernacle après y avoir rangé le ciboire.

Le jour de la « composition » était un grand jour, mais un jour d'angoisse. Un silence menaçant pesait sur la classe, plus silencieuse que d'habitude. D'ordinaire, l'un d'entre nous distribuait les cahiers. Aujourd'hui, le maître se chargeait de cette tâche. Le visage sévère, il procédait à l'appel de nos noms et nous répondions « présent ! », comme des soldats. Les prénoms, jugés trop familiers, étaient en effet réservés aux membres de la famille, aux voisins, aux camarades. En franchissant la porte de l'école, nous perdions notre état d'enfance pour devenir des adultes responsables. J'avais le souffle court, la gorge sèche, les mains moites. Mon cœur battait très fort. D'inquiétants borborygmes grognaient dans mon ventre. Un indicible effroi m'envahissait tout entier. Je devais être très pâle. Mon angoisse ne s'atténuaient un peu qu'à la lecture du sujet de la composition.

Je crois bien que je n'ai ressenti une telle émotion dans ma vie déjà longue qu'en deux occasions mémorables. La première, quand je cherchais fiévreusement mon nom sur la liste des candidats admis au concours de l'Inspection primaire. La seconde lorsque, assis dans le cabinet d'un médecin spécialiste après avoir subi une biopsie, j'attendais son verdict.

4. **L'école à Gourvillette vers 1865-1870**, par † EDMOND AUDOUIN.

La population de Gourvillette, dans ma jeunesse, surpassait et de beaucoup celle d'aujourd'hui, et comme conséquence il n'y manquait pas de marmaille.

Les parents envoyait leurs mioches le plus tôt possible en classe pour se débarrasser d'eux, afin d'être plus longtemps à leur travail. Mais combien de chefs de famille, lorsque leurs enfants avaient atteint l'âge de onze à douze ans, les retenaient chez eux pour les aider dans leurs travaux et ne les rendaient à l'école que pendant quatre ou cinq mois

d'hiver. Certains faisaient pis, ils n'envoyaient pas du tout leurs enfants en classe, surtout leurs filles, prétendant que les femmes n'ont point besoin d'être des savantes et de savoir bien compter pour tenir un ménage. L'ignorance absolue était la première dot des jeunes filles issues de parents pauvres ou ignorants.

A cette époque, pour envoyer les enfants à l'école, il fallait que les parents paient les mois de classe (25 sous jusqu'à neuf ans et 45 après cet âge), achètent les livres, les fournitures, etc. Comme ils avaient assez de dépenses dans leur ménage, ils supprimaient malheureusement la plus utile à leurs enfants.

Nous allions donc tous, garçons et filles, chez un instituteur nommé le Grand Jean, homme fort méchant, et il est surprenant que, dans ses colères, il n'ait point tué quelques-uns d'entre nous. Les livres, les encriers, que de son bureau il lançait sur nous, nous auraient sûrement assommés s'ils avaient atteint notre tête ; nous parions les coups en nous baissant sous les tables. Les gifles, chaque élève peut se vanter d'en avoir reçu et de copieuses. Reconnaîssons que, de notre côté, nous étions de forts méchants élèves et notre maître était peut-être obligé d'employer la manière forte, pour nous faire demeurer tranquilles. A cette époque les filles fréquentaient la classe coiffées comme leurs mères, d'un bonnet en carton garni de dentelles. Combien de fois cette brute, en battant une de ses élèves, n'a-t-elle pas fait sauter la calotte contre les murs, en disant : « Va ramasser ton bonnet, mauvaise tête, et si je lui vois une tache tu recevras la même raclée ! » Après ses colères apaisées, on aurait dit qu'il souffrait de s'être laissé aller à de tels emportements.

Les grandes filles qui fréquentaient l'école de mon temps avaient jusqu'à quatorze et quinze ans. Elles se montraient déjà fières d'être bien habillées ; la nature féminine le veut ainsi. Celle qui se paraît le mieux au goût des grands élèves était la plus entourée et la plus recherchée pendant les récréations.

Quant aux garçons, ce n'étaient que blouses bleues, pantalons de cadin, sabots ronds ou à brides avec, comme coiffure, chapeaux ou casquettes plus ou moins sales qui finissaient l'accoutrement. Les plus âgés surpassaient en âge les plus grandes filles ; ce n'était donc pas étonnant si, même pendant la classe, des lettres s'échangeaient, lesquelles lettres n'étaient point recommandables par leur excès de politesse. Quand maître Grand Jean surprenait cette correspon-

dance, sa colère éclatait et n'avait plus de bornes. Il distribuait à chaque partie les coups et les gifles sans compter. Plusieurs de ses anciennes élèves pourraient affirmer que je ne mens pas.

Un fait entre cent mérite d'être cité. Un matin, ayant saisi entre les mains du commissionnaire une lettre, ou « mot d'écrit », si vous voulez, à l'adresse d'une de ses plus grandes élèves, il ne se trompa point sur l'auteur, connaissant l'écriture de chacun. Il mit, après l'avoir bien rossé, cet auteur au pain sec, et trois de ses camarades complices se virent infliger la même punition. Ces quatre gaillards étaient donc dans la salle de classe avec défense d'en sortir. En mangeant leur pain sec ils résolurent d'ennuyer le maître. A cet effet, ils placèrent un morceau de bois sur le loquet de la porte d'entrée pour qu'on ne puisse pas l'ouvrir, fermèrent solidement les fenêtres et attendirent l'heure de la rentrée. Quand le maître d'école arriva, il fut surpris de nous voir tous auprès de la porte et des fenêtres, écoutant de notre mieux. C'est qu'à l'intérieur un des quatre punis était sur le bureau en train de débiter un discours de charlatan arracheur de dents. Le maître entendit comme nous l'invitation suivante : « Allons, messieurs, mesdames, si des dents vous font souffrir, montez dans ma voiture, je me fais fort de vous soulager immédiatement. »

Fou de rage il hurlait : « Ouvrirez-vous, canailles ? » Mais le discours n'en continuait pas moins. Plus il secouait la porte, plus les rires devenaient bruyants. Quant à nous, petits, nous avions une peur folle du dénouement, mais les gaillards enfermés avaient songé au moyen de s'esquiver. Bien doucement, ils avaient remonté les crochets des contrevents et deux d'entre eux les maintenaient dans leur anneau de façon à ouvrir tout d'un coup quand besoin serait. Nos charlatans n'eurent pas cette peine : prenant un formidable élan, notre instituteur se jeta si férolement contre la porte que celle-ci céda tout d'un coup et, ne pouvant se retenir, il alla buter de la tête contre son propre bureau et se fit quelque mal.

Les quatre punis se sauvèrent au plus vite. Maître Grand Jean ne put en saisir aucun et, comme le lendemain était dimanche et jour de messe, notre homme laissa sa colère aux offices. Le lundi, les quatre charlatans vinrent en classe et ne furent point malmenés. Quelquefois la ruse se joue de la force.

Diriger une classe avec de pareils élèves peut être malaisé.

Cependant nous tous pour qui il a pris tant de peine à enseigner les premiers éléments de notre faible instruction et qui lui avons fait passer de biens mauvais moments, gardons-lui une large part de reconnaissance. La jeunesse de mon temps a eu deux autres instituteurs, puis, devenue adolescente, elle s'est livrée aux travaux des champs et des vignes pour les garçons, pour les filles aux soins du ménage et du pâturage des troupeaux.

Quelques-uns et quelques-unes d'entre nous ont continué leurs études dans quelques pensionnats, ce qui ne les a point beaucoup transformés. Tels ils sont partis, tels ils sont revenus avec, croyaient-ils, un peu plus d'importance.